

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 21

Artikel: La photographie : son développement. - Ses progrès. - Ses surprises
Autor: A.S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197570>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans une notice biographique sur M^{me} de Montolieu, et malgré un jugement assez sévère porté sur les écrits de l'auteur, en général, M. Eug. Rambert nous dit, en parlant des *Châteaux suisses* : « Après avoir relu, par pure » curiosité critique, le *Château de Vufflens*, j'ai » relu par plaisir les châteaux de *Blonay*, des » *Clées* et de *Montricher*. »

Isabelle de Montolieu était fille du doyen Polier de Bottens, pasteur à Lausanne. Elle n'avait que dix-sept ans lorsqu'elle perdit sa mère. Peu de temps après, elle épousa Benjamin de Crousaz, dont elle eut un fils qu'elle chérissait. C'est de l'époque de son premier mariage que datent ses relations avec M^{me} de Genlis. Celle-ci, déjà avantageusement connue comme auteur, dut fuir, comme émigrée, la France, sa Patrie.

L'affluence des réfugiés et des voyageurs était alors considérable à Lausanne, où ils ne trouvaient plus à se loger. Un jour, M^{me} de Crousaz, qui habitait la rue de Bourg, étant à sa fenêtre avec son mari, vit arriver devant l'hôtel, situé en face, une dame étrangère, dont les bagages, la harpe comprise, annonçaient une personne de haute condition. Elle attendait avec une certaine angoisse, dans sa voiture, qu'on pût lui procurer un logement. Tout fut inutile : plus une place dans les hôtels.

M^{me} de Crousaz, prenant pitié de la pauvre étrangère, lui fit offrir l'hospitalité suisse, qui fut acceptée de grand cœur. Et dès lors les deux dames lièrent des relations de la plus intime amitié.

M^{me} de Crousaz n'avait encore que 24 ans lorsqu'elle perdit son premier mari, et c'est pour se consoler de son veuvage qu'elle commença à se vouer aux travaux littéraires.

Caroline de Lichtfield, son premier et son meilleur ouvrage, parut en 1781, quelque temps avant le second mariage de son auteur avec M. de Montolieu, gentilhomme languedocien, établi depuis plusieurs années à Lausanne, et qui mourut cinq ans après, frappé de paralysie.

Caroline de Lichtfield parut d'abord sous le voile de l'anonyme, édité par les soins de M. Deyverdun, l'ami de Gibbon, avec qui M^{me} de Montolieu était très liée.

Ce livre obtint une telle vogue qu'il fut réimprimé la même année à Londres et à Paris. Il valut à son auteur une réelle popularité. — Ce fut tout un événement littéraire, surtout sur les bords du Léman. Les dames prirent feu. « Elles passent leurs journées à écrire des » romans, écrivait Louis Bridel, frère du doyen; » leurs toilettes ne sont plus couvertes de » chiffons mais de feuilles éparées, et si l'on » déroule une papillote on est sûr d'y trouver » des fragments de lettres amoureuses, des » descriptions romantiques. »

La révolution passa au travers de cette idylle sans trop la troubler; du moins la vit-on recommencer aussitôt le ciel rasséréné, et s'épanouir les *Châteaux suisses*.

Il fallait que la littérature romancière à Lausanne eût acquis un certain renom, puisque Bonaparte, premier consul, recevant, en 1803, les députés vaudois, délégués à la *Consulte helvétique*, en vue de l'*Acte de médiation*, demanda à l'un d'eux si l'on faisait toujours des romans à Lausanne. Il se souvenait d'avoir entendu appeler cette ville la *ville des romans*, alors qu'il se rendait au Congrès de Rastadt, en 1797.

Il est certain que l'impulsion vint de M^{me} de Montolieu et de *Caroline de Lichtfield*. L'immense succès de ce livre et le besoin d'augmenter son modeste revenu, afin de mieux

pouvoir faire le bien, auquel la poussait son âme compatissante, décidèrent M^{me} de Crousaz à se vouer à la carrière littéraire. Elle livra dès lors chaque année plusieurs volumes à son libraire.

Dans sa longue carrière littéraire, M^{me} de Montolieu ne publia pas moins de 105 volumes.

C'est surtout à sa modeste maison de campagne, située dans le haut du village de Bussigny, qu'elle se plaisait à écrire. Là, au milieu de riantes prairies, — l'aspect des lieux a évidemment un peu changé dès lors, — dans une contrée faite pour nourrir et développer les goûts littéraires, elle passait des matinées dont elle parla jusqu'à sa mort avec attendrissement et reconnaissance.

Une charmante galerie lui servait de cabinet d'étude. Elle aimait si fort ce joli arrangement que plus d'une fois, dans les beaux jours d'été, elle y passa la nuit couchée sur son sofa, entourée de cages d'oiseaux et de vases de fleurs.

Tout ce que l'émigration française a eu de plus distingué a connu cette petite maison blanche aux contrevents verts, et traversé les allées du jardin de M^{me} de Montolieu. Il suffit de citer le général de Montesquieu, Mathieu de Montmorency, le duc de Laval, Lully Tollendal, le Comte de Saint-Leu, et Chenedollé, qui habitait Préverenges, où il reçut la visite de M^{me} Recamier.

Il est presque superflu de rappeler que pendant ses longs séjours à Bussigny, M^{me} de Montolieu s'occupait sans cesse des écoles, des malades et des pauvres du voisinage. Elle n'aurait pu vivre nulle part sans se mettre en rapport affectueux avec ceux qui l'entouraient.

Une pauvre fille languissait depuis longtemps sur un lit de douleur. Le pasteur de Crissier et de Bussigny, M. Chavannes-Bugnion, voulut bien lui faire son instruction religieuse à domicile et lui promit de l'admettre à la Sainte-Cène dans la triste chaumière dont elle ne pouvait sortir.

M^{me} de Montolieu et M^{me} de Bottens, sa sœur dévouée et son inséparable compagne, prenaient le plus vif intérêt à la malade et la réjouissaient par de fréquentes visites. Au jour fixé pour la communion, ces dames se trouvaient à côté de son lit. Après la dernière prière, M^{me} de Montolieu prit dans ses bras la pauvre fille et l'embrassa en lui disant : « Eh bien ! ma chère enfant, nous voici maintenant sœurs en Jésus-Christ. »

M^{me} de Montolieu mourut en Vennes, le 29 décembre 1832, à l'âge de 81 ans, et fut ensevelie dans le cimetière de la Sallaz. Son fils, quelle adorait, ne lui survécut que 24 heures. Le même convoi déposa dans la même fosse. La même pierre recouvre leur tombeau. On y lit cette inscription si convenable au terme d'une vie bien remplie :

Me voici, Seigneur, avec le fils que tu m'as donné.

La villa Montolieu est maintenant occupée par le pensionnat des demoiselles Subilia.

L. M.

L'assiette au beurre.

Tous les hommes tendent ici bas à satisfaire leur ambition, par des chemins bien différents, il est vrai.

C'est ce but si généralement désiré et si rarement atteint que notre correspondant désigne, dans les couplets suivants, sous le nom d'*assiette au beurre*. Hélas ! au milieu des difficultés sans nombre de l'existence humaine, quel est celui qui n'a pas cherché ou qui ne cherche pas encore l'*assiette au beurre* ?

L'ASSIETTE AU BEURRE.

Air : J'ai voyagé dans des pays
Où ma moustache fut gelée.

Quand je quittai le toit natal,
Bête et neuf comme un sou de cuivre,
Mon père, au lieu de vil métal,
Me donna notre exemple à suivre :

» Mon fils — c'est ainsi qu'il parla,
» Tout bon Vaudois dans sa demeure,
» Pratique le culte de l'a...

bis {
» Ran tan plan !
bis : » *Le culte de l'assiette au beurre !*

» Chez les Juifs, dans le bon vieux temps,
» Chacun se cramponnait à l'arche ;
» Chez nous autres, bons protestants,
» On voit bien que le siècle marche !
» Ce qu'on vénère quand on l'a,
» Quand on ne l'a plus, ce qu'on pleure,
bis {
» Aujourd'hui, mon petit, c'est l'a...

bis : » *Mon petit, c'est l'assiette au beurre !*

» Qu'un pédant, malgré le progrès,
» Nous blâme à raison des principes,
» On le laisse, avant comme après,
» Pourrir parmi ses participes !
» La plume de ce cuistre-là
» Noircit en vain ce qu'elle effleure,
bis {
» Nous restons fidèles à l'a...

bis : » *Fidèles à l'assiette au beurre !*

» Il s'y blottit tant de vertus !
» Il s'y confit tant de merveilles !
» Il s'y transforme tant d'obtus !
» Il s'y raccourcit tant d'oreilles !
» Toute bonne bête en ce plat,
» En moins de rien devient meilleure,
bis {
» Ayant cuit dans le jus de l'a...

bis : » *Dans le jus de l'assiette au beurre !*

» Mon fils, les destins sont chanceux,
» Toutefois, si le ciel m'exauce,
» Tu seras du nombre de ceux
» Qui trempent leur pain dans la sauce !
» Quel plus noble vœu que cela
» Pourrais-je bien faire à cette heure !
bis {
» Pars, mon fils, en quête de l'a...

bis : » *En quête de l'assiette au beurre.* »

Je partis — depuis j'ai marché,
Monsieur, de surprise en surprise,
Nul fonctionnaire n'a lâché
Pour moi la place qu'il a prise,
Et, bâti, comme me voilà,
Il faudra que je vive et meure,
bis {
» Sans avoir mis le nez dans l'a...

bis : » *Mis le nez dans l'assiette au beurre.*

E. D.

La photographie.

Son développement. — Ses progrès. — Ses surprises.

Tout le monde photographe ! Tels sont les mots qu'on lit, depuis quelques années, sur les prospectus de certains fournisseurs d'appareils photographiques.

Se peut-il ? Le principe et les procédés photographiques, qui furent longtemps un mystère pour nombre de gens, sont-ils aujourd'hui le secret de polichinelle ? En un mot, chacun peut-il devenir d'un jour à l'autre photographe ? Oui, si l'on entend par là qu'il suffise de se promener avec une petite boîte rectangulaire, de la braquer sur une personne ou un site quelconque, puis, rentré à la maison, de s'enfermer, tous volets clos, dans sa chambre ou dans une cave pour « développer les plaques ». C'est là le commencement. Quand il n'a pas trop de mécomptes — car il leur faut d'emblée faire une large part — le photographe-amateur va plus loin. Mais, c'est rare. Le plus souvent, pour terminer les opérations, il recourt aux lumières d'un professionnel.

Cyclisme et photographie se disputent aujourd'hui les faveurs de la mode. Les cyclistes des deux sexes et de tout âge sont légion; les photographes ne leur cèdent en rien. Fort souvent même, l'un double l'autre. Voyez cette dame, qui, les jumelles aux yeux, examine attentivement le paysage. C'est un photographe-amateur. L'une des lorgnettes de ses jumelles lui sert pour la « mise au point »; dans l'autre est l'objectif. Un petit bouton à presser et la vue est prise.

Plus loin, c'est un monsieur, arrêté auprès d'un groupe de personnes qu'il paraît regarder d'un air indifférent, pour ne pas éveiller de soupçons. Encore un photographe. Sous son habit est un petit appareil de la forme d'une montre, mais un peu plus grand, dix à quinze centimètres de diamètre. L'objectif passe dans une des boutonnières de l'habit. Un coup sur le bouton, et le tour est joué. Il y a même des appareils photographiques dans des épingles de cravates.

A côté de la photographie d'agrément, la photographie scientifique, dont les progrès constants ont permis entr'autres de photographier l'intérieur de l'estomac. Un petit appareil photographique est fixé à l'extrémité d'une sonde œsophagienne. Au moment voulu, l'estomac est éclairé par une minuscule lampe électrique; le fil qui relie la lampe à la pile est dissimulé dans la sonde. En quelques minutes, on peut prendre un très grand nombre d'images des parois stomachiques. Il ne reste plus ensuite qu'à développer et à agrandir.

Quel chemin parcouru depuis l'invention de Niepce et de Daguerre, en 1829. Au début, c'est-à-dire au temps du daguerréotype et de la photographie sur verre, l'image définitive était l'image renversée, c'est-à-dire, comme elle se reproduit dans la chambre noire, la tête en bas. En retournant la plaque, on se retrouvait sur ses pieds, mais on avait son portrait tel que le présente le miroir, où vous voyez à gauche ce qui dans l'original est à droite, et vice-versa. Les photographes d'alors étaient ainsi dans l'obligation d'exiger, avant la pose, certains changements au costume de leurs clients, afin que tout se trouvât bien à l'endroit dans le portrait. Un brassard, par exemple, qui se met toujours au bras gauche, devait, pour la pose, être placé au bras droit; de même les rosettes et décorations portées à la boutonnière, les armes et certains insignes militaires. On devait changer tout cela de côté pour se faire daguerréotyper.

Ces transpositions, dont tout le monde ne se rendait pas très bien compte, étaient parfois l'occasion de plaisanteries, de farces assez cruelles.

Un jour, m'en souvient-il, un photographe s'était rendu sur l'une de nos places d'armes. Plusieurs officiers et soldats avaient déjà posé pour leur daguerréotype. Arrive un soldat du train, qui voulait aussi faire « tirer son portrait à cheval ». Ses camarades, méditant une bonne farce, se concertent avec le photographe. Après force explications, auxquelles il ne paraissait pas tout d'abord accorder crédit, le soldat se laisse convaincre que pour avoir son portrait tel qu'il doit être il lui faut monter à rebours sur son cheval et tourner son képi sens devant derrière.

Ainsi dit, ainsi fait. On attache les brides à la queue du cheval et notre troupier, le képi à l'envers, enfourche sa monture, face à la croupe.

Le photographe tire l'image, puis, sous prétexte qu'elle n'a pas réussi, il demande à son client de poser une seconde fois, mais en se plaçant normalement sur son cheval et le képi bien tourné. C'est ce second portrait qui fut remis au soldat; le premier fut acheté par

ses camarades, qui s'en firent longtemps des gorges chaudes.

Lorsque le brave garçon apprit la chose, il en eut une colère telle qu'il voulait tuer le photographe.

Cette anecdote me rappelle encore un joli mot d'enfant.

Une maman conduit sa fillette chez le photographe.

On tire une première épreuve.

Tandis que le photographe est allé dans son laboratoire pour voir si l'épreuve a réussi, la petite est restée en place. Curieuse, la maman soulève le drap noir et regarde dans l'appareil.

— Tiens, c'est drôle, s'écrie-t-elle, surprise, Julia, je te vois à l'envers, la tête en bas, les jambes en l'air.

— Oh! maman, exclame l'enfant, toute effrayée, est-ce que ma robe est tombée?...

La pauvre petite, il ne lui plaisait point de jouer Miss Helyett. A. S.

Réponse au problème du n° 13. — La veuve ayant accouché d'un garçon et d'une fille devra répartir de la façon suivante les 45,000 francs laissés par son défunt mari : au garçon, 30,000 fr.; à la fille, 5,000 fr.; puis garder pour elle le solde, 10,000 fr. Ont répondu juste: Mme Amstein et Robert Monnet, Lausanne; Cachin, Ouchy; Griot, Chailly; Page, Rueyres, St-Laurent; Buttica, Epesses; Borgeaud, Louis, Morrens; Béranek, Lutry; E. Jaques, Ste-Croix; Mme Orange, Genève; Mme Giroud, Savigny; Mme van der Bellen, à Narva. — La prime est échue à M. Louis Borgeaud, pintier, Morrens.

Boutades.

Une bonne femme de Prilly disait, l'autre jour, en parcourant la *Feuille d'Avis de Lausanne*, et en voyant les nombreux mariages annoncés depuis quelques semaines :

Ora mē seimblē que noutrē menistres n'ont perein faulta dē prédzē que faut s'ama lē zons lē z'auto.

M. C..., pressé de se rendre à la gare pour y prendre le train de Berne, se décide à monter dans l'omnibus, qui part de l'hôtel du Grand-Pont. Mais bientôt, voyant qu'il y a encore plusieurs malles à charger, il s'impatiente, descend du véhicule, en disant :

— Je monterai quand vous me rattraperez; ce sera toujours ça de gagné.

Un officier, invité à dîner chez un avocat de Lausanne, arrive au moment où l'on servait le potage. Il s'en excuse: « Mille pardons, dit-il, si j'arrive un peu tard; je vous prie de croire que ce n'est pas ma faute: j'ai été arrêté et retenu en rue par un pékin. »

— Ce n'est rien, cher ami, dit l'avocat, vous n'en êtes pas moins le bienvenu. Mais, permettez, qu'appellez-vous un pékin ?

— Nous autres, soldats, répond l'officier, nous appelons un pékin tout ce qui ne porte pas l'uniforme.

— Ah! parfaitement, j'y suis, réplique vivement l'avocat; c'est exactement comme nous autres, hommes de loi, qui appelons civil tout ce qui n'est pas militaire.

On biberon l'irē malādo. Lo maidzo lāi fā onn'ordonnance et lāi dēfēind dē bāire mē d'on verro dē vin per dzo.

Quoquē dzo apri, lo maidzo revint vāirē coumeint ie va, et ie trauvè noutron gaillā avoué 'na toupēna dē vin décoûté son lhi.

— Qu'ē-te gosse? que lāi fā lo maidzo.

— L'ē l'ordonnance. Vo m'ai dē dē bāire on verro dē vin per dzo. Se te lo preinds grō, que mē su sondzi, te sari plie vito gari.

L'étāi peindeint lē z'internā.

Onna colonne avoué on escorta coumandaie per on caporat, arrevé dein on veladzo io l'escorta dévessāi ètrē reimpliaçāie.

Lo caporat s'adresse ai z'autoritā et binstout après arrevē la novalla escorte coumandaie per lo commis. Quand stusse eut prāi sa folhie dē route deze dinse āo caporat :

— Vo que cognāitē clliao dzeins, reimmodālē vāi.

Et lo caporat coumande : « Garde à vous! A droite, droite! En avant, marche! »

Et quand cein fut fē, lo commis lāi dese à l'orolhie : « Vo m'ai reindu quie on fameux serviço, kā po lē z'arretā, vu prāo lē z'arretā. »

Un jeune homme de Bottens partait pour le Chili avec une caravane d'émigrants

— N'as-tu pas peur, lui dit un voisin, d'aller dans ces pays remplis de bêtes sauvages?...

Bah! répondit-il, on dit bien qu'y en a, mais y sont rien méchantes.

Mme Berlureau entend, en tout et partout, avoir la supériorité.

Une amie lui montrait un service en porcelaine de Sèvres.

— Oh! moi, dit-elle, je fais venir la mienne de Niort.

— ??

— De la porcelaine des Deux-Sèvres, ma chère!

Nettoyage des burettes à huile. — Le marc de café chaud a la propriété de nettoyer les burettes à huile; une fois introduit dans le flacon, on secoue vivement le marc dans tous les sens et la burette ne tarde pas à reprendre sa limpidité première, au détriment du marc qui s'empare de la graisse; pour terminer, on rince et on lave ensuite la burette à grande eau.

Glion-Naye. — Ce chemin de fer est en pleine prospérité. En 1898, il a transporté 43,431 voyageurs. Le bénéfice net, qui se monte à 69,255 fr., permet la distribution d'un dividende de 4 %. Le Glion-Naye offrira bientôt un nouvel attrait, résultant de la construction d'une voie qui raccordera la station de Caux à Sauderan. Les Avants seront ainsi directement reliés à Caux.

Pièce historique « La Reine Berthe » à Payerne, les 4, 5, 10, 11 et 12 juin 1899. — Pour la représentation du 17 juin, destinée spécialement aux enfants des écoles, les prix suivants ont été fixés: Jusqu'à 16 ans 1 fr., compris le personnel enseignant, et depuis 16 ans 2 fr., personnel compris. Les membres des commissions scolaires paieront 2 fr.; il ne sera pas admis de parents. — Des trains et bateaux spéciaux sont organisés dans toutes les directions pour les représentations des 4 et 11 juin.

OPÉRA. — Les deux premières représentations de *Samson et Dalila* ont fait salle comble. Le succès a dépassé encore celui de Thaïs et cela s'explique par la haute valeur de l'œuvre de *Saint-Saëns*. L'interprétation est irréprochable, si l'on veut bien tenir compte des modestes ressources de notre théâtre. L'administration tire de ces ressources un parti merveilleux, et l'on ne pourrait trop lui savoir gré de ses efforts pour assurer à notre scène le rang qui lui convient.

Demain, dimanche, *Samson et Dalila*, troisième représentation.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Fac-tures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.